

BULLETIN D'INFORMATION**21ème année - n° 66****Avril 2003****SOMMAIRE****Colloques**

Camus et Simone Weil

Bibliographie**R. Le Baut : Jean Amrouche** (Guy Basset)**Travaux universitaires****Manifestations****Vu, lu, entendu****Lu sur le Web**

Caillois et Camus

Charles Poncet : Alger, janvier 1956

Rencontre avec Catherine Camus (27-04-02)

Camus à Combat (Guy Basset)**Camus dans le "livre de poche"** (Guy Basset)**Annuaire électronique****Nouvelles adhésions****Changements d'adresses**

Camus et Simone Weil

Appel à communications

L'association pour l'étude de la pensée de Simone Weil prévoit pour fin 2004 un colloque consacré à Simone Weil et Albert Camus. En sollicitant l'intervention de "camusiens" de notre Société, Robert Chenavier nous donne les précisions suivantes :

La durée des exposés est fixée, dans nos colloques, à 30 minutes. Chaque intervention est suivie d'un débat d'une vingtaine de minutes. Les thèmes sont à la disposition des conférenciers : il ne manque pas de sujets philosophiques, politiques (l'oppression, le communisme, Marx, l'anarchisme, la révolution, la révolte, la question coloniale...), moraux, spirituels... permettant une confrontation entre les deux penseurs. Il ne faudrait pas oublier le thème "Camus éditeur de S. Weil", trop ignoré (des "weiliens", en tout cas) jusqu'à présent.

La date de communication des sujets : nous avons du temps, puisque le colloque est prévu pour Toussaint 2004. Il faudrait que tout soit arrêté pour février-mars 2004.

Le lieu du colloque n'est pas encore décidé, mais peut-être faudra-t-il retenir Paris si la plupart des intervenants viennent de la région parisienne (les finances de l'Association S. Weil ne permettent pas, en effet, de prendre en charge les frais de déplacement des conférenciers).

Avec ces précisions, ceux d'entre vous qui seraient intéressés peuvent prendre contact directement avec **Robert Chenavier** par courrier : 87, **avenue des Grandes Platières, 74190 - Passy Marlioz**, ou par e-mail : robert.chenavier@wanadoo.fr Ceux, nombreux nous le supposons, qui souhaiteraient assister à ce colloque seront informés du programme exact, des date et lieu, en temps utile par notre Bulletin.



Un projet de colloque s'élabore actuellement en **Algérie**, pour le printemps 2004, à **Tipasa**, mais il est encore trop tôt pour donner d'autres précisions. Affaire à suivre, et à encourager. C ontacts éventuels et suggestions auprès du secrétariat du Bulletin.



Pour information :

Cinquième colloque international de Poitiers.

Vendredi 30 mai 2003 :

de 9 h.00 à 12 h.00 et de 14 h.00 à 17 h.00 : tables rondes.

19 h.30 : Pierre BAJARD, vice-président d'AMITIÉS CAMUSIENNES (Nice) : "Camus ou le mal-entendu."

20 h.15 : Karima OUADIA (Université Paris IV-Sorbonne) : "Entre la solitude de la création dramaturgique et la solidarité de la mise en scène."

21 h.00 : Joseph BELANGER (Marist College, New York, USA) : "Camus solidaire : les trois étapes de la pensée d'Albert Camus."

21h.45 : Ali TILBE (Université Atatürk, Erzurum, Turquie) : "De la solitude/ absurde à la solidarité / révolte".

22h.30 : Lionel DUBOIS : "Camus, le camarade en répétition."

Samedi 31 mai 2003 :

9 h.00 : Synthèses et conclusions. Avec l'Association Philo par tous de Poitiers.

10 h.00 : Lecture, en avant-première, de la pièce d'Alec TOUMI (University of Wisconsin, USA) : "Albert Camus entre la mère et l'injustice".

12 h.30 : Couscous d'adieu au restaurant La Fibule.

Sous le patronage de la Ville de Poitiers

Renseignements : Lionel DUBOIS: Sisyphes_2000@yahoo.fr.

Réjane LE BAUT

Jean El-Mouhoub AMROUCHE, Algérien universel.

Biographie.

Paris, Alteredit, 2003, 516 p. 22 euros.

Sous un titre sobre, Réjane Le Baut nous retrace en fait l'itinéraire spirituel et littéraire de Jean Amrouche et renouvelle en profondeur l'approche que l'on pouvait avoir de cet auteur. Pour ce faire, elle nous livre notamment de nombreux fragments inédits du journal qu'il a tenu pendant trente ans de 1928 à 1958 et de correspondances inédites.

Suivant un ordre chronologique, elle fait clairement apparaître que Jean Amrouche ne cesse de se débattre avec deux questions dont il vit et qui le feront également mourir :

- la volonté d'écrire une oeuvre littéraire dont les manifestations les plus visibles restent encore les ouvrages de poésie publiés avant la guerre à Tunis, puisque le projet de roman plus ou moins autobiographique qu'il portera toute sa vie a avorté,

- le débat de conscience sur sa double appartenance, ses origines kabyles, sa culture et sa nationalité française que traduit symboliquement le double prénom sur sa carte d'identité.

Si l'oeuvre publiée de Jean Amrouche peut sembler numériquement peu importante, l'impressionnante bibliographie qui achève le livre vient assez montrer qu'il ne s'agit en fait que de la partie visible de l'iceberg, que toute une partie de l'oeuvre reste encore à découvrir notamment sa participation sous forme d'articles dans des revues diverses, et que sa présence fut réellement forte dans les émissions de radio au-delà même des entretiens avec Gide, Claudel, Mauriac, Giono et Ungaretti, qui ont pour partie assuré sa notoriété et pour lequel il a su créer un genre littéraire.

Le caractère, tout comme les scrupules de Jean Amrouche, ne le laissait pas facilement « lâcher » un texte. De ce fait Jean Amrouche se positionne aussi comme un homme de parole dans tous les sens du terme, homme de la parole orale, homme fidèle dans ses engagements.

Pour approfondir les relations entre Camus et Amrouche, le lecteur relèvera particulièrement :

- la référence à la correspondance conservée entre Camus et Amrouche : lettre à Camus du 30 novembre 1944 qui demande notamment à Camus de faire partie du comité de rédaction de *l'Arche*, ce qui se réalisera ultérieurement en février 1946 (lettre publiée intégralement page 198), lettre du 29 décembre 1946, projet de lettre du 25 octobre 1946, lettres du 20 juin 1948 et du 26 novembre 1951, lettres de Camus du 26 octobre 1941, une lettre en 1945 sans date, lettre du 12 octobre 1945, une lettre sans date de 1946, lettre du 2 janvier 1946, du 8 avril 1947, du 20 septembre 1947 et du 16 juin 1948 qui signifie à Amrouche qu'il se retire des éditions Charlot (p.219), Il serait souhaitable que cette correspondance soit publiée

- le dossier sur la publication des *Chants berbères de Kabylie*, et les documents accompagnateurs référencés (conférences, émissions de radio notamment). On sait que ce titre initialement paru à Tunis sera de nouveau publié en 1946 dans la collection "Poésie et théâtre" dirigée par Camus chez Charlot. Il en constitue d'ailleurs un volume original, le seul à évoquer les traditions de l'Algérie,

- leur relation commune avec Gide, cf. la participation de Camus à l'émission organisée par Amrouche pour le 77ème anniversaire de Gide le 26 novembre 1946,

- leur participation commune à une émission de radio de vingt minutes de la « tribune de Paris », le 1er juillet 1946 sur le problème algérien en compagnie de Ferhat Abbas et de trois députés algériens (Raoul Borra, Kadour Sator, et Émile Viard),

les textes d'Amrouche à propos de Camus : présentation de la « lettre de France » d'Albert Camus dans la *Tunisie Française Littéraire* du 25 janvier 1941, dix pages sur *l'Étranger* ainsi que les allusions dans le Journal inédit ou dans des lettres (se reporter à l'index des noms), les notes pour des émissions radiophoniques répertoriée dans la bibliographie (p.477) : 5 pages sur *l'Étranger*, 3 pages de plan démission sur « *Mesure d'Albert Camus* », 5 pages pour « *Camus, quelques répliques* », 1 page pour la « *Chronique algérienne* », le projet de réponse à une enquête sur Camus (cité p.358),

l'émission de radio d'Amrouche à propos de Camus : le 26 octobre 1957 « aux sources d' Albert Camus : *L'envers et l'endroit* ».

Il y a là une mine de références et un dossier qui demanderait à être repris pour renouveler l'approche des relations entre les deux hommes.

On l'aura compris : le livre de Réjane Le Baut constitue désormais un point de passage obligé pour qui s'intéresse à la vie littéraire des années 1930-1960.

Guy Basset



Vient de paraître, en format livre de poche, Folio2 € : **Jonas ou l'artiste au travail**, Paris, 2003.

Jean Yves Guérin, *Art nouveau ou homme nouveau. Modernité et progressisme dans la littérature française du XXe siècle*. Honoré Champion, 2002, p. 193-210.

Nelly Wolf, *Le Roman de la démocratie*, Presses universitaires de Vincennes, 2002, p. 223-243 (analyse de **La Peste**).

Nancy Wood *Germaine Tillion, une femme mémoire. D'une Algérie à l'autre*, Éditions Autrement, Paris, janvier 2003, 258 p., 19 €. Il y est question à plusieurs reprises d'Albert Camus.

Waleria Szydłowska (membre de notre Société) vient de publier (en polonais) une étude sur la pensée philosophique de Camus (114 pages) suivi du texte (traduit par l'auteur) des *Lettres à un ami allemand*, *Réflexions sur la guillotine* et de fragments de *L'Homme révolté* (90 pages), aux éditions Wiedza - Powszechna (Varsovie)

Jacques Chabot a publié en décembre 2002 aux éditions Edisud : "Albert Camus : «la pensée de midi»", 204 p., 16 euros.

Travaux universitaires

A l'Université Jagellone de **Cracovie** (Pologne) **Ewa Koebia** prépare une thèse sur 'le bonheur chez Albert Camus', et elle sollicite le concours et l'aide bibliographique des membres de notre société. (e-mail : ewako79@interia.pl).

A Marseille, l'Association "**Libraires du Sud**" et la revue "**La Pensée de midi**", ont organisé un débat, le 16 janvier 2003, à la Brasserie "Les Danaïdes", 6, rue de Stalingrad, 13001, un débat sur «Camus et le rêve méditerranéen : de l'Algérie à la Grèce» avec **Roger Grenier** et **Émile Témime**.

Représentation de "*L'Étranger*" du 23 février au 6 avril 2003, au **Théâtre de l'Opprimé**, 78 rue du Charolais, 75012 - Paris, les mardi et mercredi à 20 h.30 et le dimanche à 17 heures. Mise en scène de **Vincent Barraud ...** "seul en scène comme Meursault l'est au monde. Il traduit cette sombre fatalité du malentendu avec la puissance et la subtilité d'un homme qui a beaucoup arpenté l'univers de Camus, et qui s'y est construit." (*TéléObs*). Réservations 01 4340 44 44.

Le 30 janvier 2003, au **Mans**, a eu lieu une rencontre autour d'**Arnaud Corbic** (dont nous avons présenté l'ouvrage sur "*Dietrich Bonhoeffer et Albert Camus, rencontre de deux humanismes*" dans un précédent Bulletin). On peut trouver sur internet des précisions sur la pensée de Bonhoeffer sur le site :

<http://www.republique-des-lettres.com/bl/bonhoeffer.shtml>

Le **Centre de Communication de l'Ouest** et l'**Université permanente de Nantes** ont organisé un débat sur "*L'Algérie des années 1950-1962. sous le regard croisé de Jean-Paul Sartre et d'Albert Camus*" avec Jeanyves GUERIN, Professeur de littérature française et Anne MATHIEU, Docteur en littérature française Présentation : Augustin BARBARA, le Jeudi 13 mars à 20 h 30 au CCO (place de Bretagne) à Nantes (France).

La Méditerranée est un lac qui réunit les deux rives et cela depuis l'Antiquité. L'histoire relie la France et l'Algérie depuis longtemps. Colonisation, peuplement, guerre, départ des Français d'Algérie et des Harkis, échanges économiques, immigrations successives donnent corps à cette histoire. Les deux intervenants ont débattu sur la période de la guerre d'Algérie à travers les oeuvres de Jean-Paul Sartre et d'Albert Camus. Ils ont nourri un débat argumenté concernant les prises de position respectives sur la politique, le terrorisme, la violence. Ils nous ont donné des clés de compréhension sur cette période .

A **Douai**, dans le cadre de la manifestation "**Jours de Kabylie**" (d'après le *Journal* de Mouloud Feraoun), plusieurs manifestations ont eu lieu en hommage à Albert Camus, à l'occasion de la réédition des *Chroniques algériennes* et de la publication des *Réflexions sur le terrorisme* :

- le lundi 17 mars 2003 à 21 h. à l'Hippodrome, scène nationale, à Douai avec Jean Alibert;
- le mercredi 19 mars, à la librairie l'Arbre à lettres, à Lille, avec Nicolas Righi;
- le jeudi 20 mars à 20 h. à la faculté de droit de Douai avec Nourredine Saadi;
- le jeudi 20 mars, au lycée Rimbaud de Sin-le-Noble, près Douai, avec Nicolas Righi.

A l'Hôtel de Ville de **Paris**, dans le cadre de la semaine dédiée à "Oran-sur-Seine", le mardi 18 mars 2003 a été consacré à *Albert Camus, Oran et l'Oranie*. Le colloque a été ouvert par **Bertrand Delanoë**, Maire de Paris et **Mustapha Kadri-Kouadria**, Wali d'Oran.. **Jean-Jacques Gonzalès** a traité de "la position algérienne de Camus". Une table ronde a ensuite permis à **Richard Ayoun**, et **Roger Dadoun** de s'exprimer et de répondre aux questions de l'assemblée. **L'après-midi une deuxième table ronde réunissait Soumya Ammar-Khodja, Marie Virolle et Jean-Claude Xuereb. La journée s'est terminée par l'intervention de Christiane Chaulet-Achour** sur le thème : "Camus et ses contemporains d'Oranie : comment écrire l'Algérie".

Au **Salon du livre** de Paris, le mardi 25 mars 2003, une rencontre a eu lieu dans le cadre de *Djazair, une année de l'Algérie en France : Lumières d'Algérie*. Cette manifestation a été placée sous le signe de l'unique lettre de Kateb Yacine à Camus : "Mon cher compatriote.." (lettre que nous avons publiée dans le Bulletin n° 37 de mai 1995).



VU, LU, ENTENDU

En rendant compte de l'Exposition d'Aix-en-Provence sur Albert Camus et l'Algérie, dans "Le Matin", quotidien algérien, du lundi 30 décembre 2002, Mohand-Chérif Lachichi écrit :

Présentée sous le thème de «Albert Camus et l'Algérie», une manifestation culturelle se déroule depuis le 6 décembre jusqu'au 4 janvier à la Cité du Livre d'Aix-en-Provence (France) «Pour parler d'Albert Camus, il aurait fallu parler de l'Algérie. Non pour l'expliquer par son pays, mais parce que les traits de son caractère ne peuvent se comprendre que par là.» Cette affirmation de Jean Grenier sert aujourd'hui d'un bon prétexte pour encadrer la vie et l'oeuvre du Prix Nobel de Littérature à la lumière algérienne. De plus, cette manifestation intervient au moment où l'actualité littéraire redécouvre en France de célèbre auteur natif d'Algérie (ex-Mondovi, actuellement Dréan, au sud de Annaba).

Plusieurs activités sont au programme. Une table ronde avec des amis célèbres de Camus, des éditeurs comme Robert Gallimard et Edmond Charlot. Une lecture de *Retour à Tipaza* par le comédien

Daniel Mesguish. Des conférences, des rencontres ou encore plusieurs projections spéciales du film tourné à Alger en 1967 *L'Étranger* (Lo Straniero) une adaptation de Luchino Visconti avec Marcello Mastroianni et Anna Karina. Mais, incontestablement, c'est surtout l'exposition de la rue des Allumettes qui relève, de notre point de vue, le côté innovateur de l'événement. Plusieurs documents «historiques» sont montrés ainsi pour la première fois.

Outre les manuscrits et les éditions rares, on retrouve dans une aile de l'exposition consacrée à la question algérienne des correspondances officielles adressées à l'homme de lettres, dont un accusé de réception daté du 20 mars 1958 de la Présidence de la République concernant l'étudiant Taleb Abderrahmane, condamné à mort pour lequel Albert Camus avait appuyé, en vain, le recours en grâce. Deux autres lettres envoyées par la commission de sauvegarde des droits et des

libertés individuels portent celles-ci sur l'élargissement, à la demande du Prix Nobel, des nommés Kaci Abdallah, Aroua Ahmed, Moussaoui Ahmed et Mimouni Abdelkader (!). «S'il avait décidé de se taire, Albert Camus n'en agissait pas moins discrètement» est-il clairement indiqué. La mise en exergue de ce lot de documents (qui provient des Archives d'outre-mer, dont le siège se trouve précisément à Aix-en-Provence) tend à relativiser «le mutisme» jugé jusqu'à présent déconcertant de Camus à l'égard de la question algérienne, une véritable déchirure. On dit que c'est sa fille Catherine, excédée par ce silence présumé coupable, qui a décidé non seulement de faire republier *Les Chroniques algériennes* (d'où ressort l'attitude courageuse de Camus racontant l'échec de la colonisation), mais elle met aussi à la disposition du public d'Aix-en-Provence (où existe déjà un centre de documentation Albert-Camus), une bonne partie

de sa riche collection privée.

A ce titre, l'engagement peu connu d'Albert Camus en faveur des militants nationalistes algériens arrêtés durant la guerre de Libération mérite que l'on s'y attarde un peu d'autant que cette facette insoupçonnée ne peut, bien évidemment, que tordre le cou à sa réputation d'écrivain «pied-noir qui a toujours préféré sa mère à la justice». Il s'en trouve d'ailleurs certains qui tentent de justifier la position de l'intellectuel «ambigu» par le seul aspect lyrique de son oeuvre et au lien viscéral qui l'attache à l'Algérie qu'il célèbre du *Premier homme à Noces* de manière chamelle. C'est justement cette description magnifique de ce pays qui nous laisse irrémédiablement songer à un paradis perdu. C'est peut-être là, en fait, que le bât blesse. "

**Mohand-Chérif
Lachichi.**

Le lundi 3 mars 2003, une partie de la délégation accompagnant le Président Jacques Chirac en Algérie, s'est rendue à Tipaza, "sur les traces d'Albert Camus". Dans la même presse française, la veille, on soulignait, pour donner une idée des changements urbains (dégradations et constructions anarchiques) intervenus à Alger depuis l'indépendance de l'Algérie que "la ville n'est plus celle de Camus ou de Roger Hanin...". Il est des noms de référence qui servent un peu à tout...

Dans le n° 3042, du 2 janvier 2003 de l'hebdomadaire *Témoignage chrétien*, une recension 31 des *Chroniques algériennes* sous le titre : "Camus, l'envoyé très spécial", ainsi que l'annonce des manifestations qui se dérouleront durant toute l'année 2003, année de l'Algérie en France, au **Château de Castries** (34) (T. 04 67 22 81 41) : échanges, lecture de texte, en particulier Kateb Yacine et Albert Camus (au printemps).

Marcelle Mahasela, directrice du Centre de documentation Albert Camus, à la Cité du Livre, Bibliothèque Méjanès, **d'Aix-en-Provence**, nous communique la liste ci-dessous (non exhaustive, mais certainement assez complète) d'articles consacrés à Albert Camus, en particulier au cours du mois qui lui a été consacré par France-Culture fin 2002 (voir Bulletin n° 65).

Figaro littéraire, 19/ 09/ 02 : *Les coulisses de la création littéraire*.
La Quinzaine littéraire (début novembre 2002) : *Camus et le journalisme critique*.
Les Inrockuptibles (début novembre 2002) : *L'Étranger, lu par Camus*.
Le Pavé (semaine du 7 novembre 2002) : *Juste Camus, Camus le juste*.
Le Nouvel Observateur (semaine du 14/ 11 / 02) : *A propos de trois rééditions opportunes : Camus et le terrorisme*.
Le Figaro littéraire (14 /11 / 02) : *Camus, un journaliste?*
Le Monde télévision (16/11/ 02) : *Les engagements de Camus*.
La Croix (21 / 11/ 02) : *Camus, l'utopiste*.
Le Figaro magazine (23 / 11 / 02) : *Un journaliste sans compréhension*.
Les Inrockuptibles (semaine du 23 novembre 2002) : *Camus, de doutes en combats*.
Le Monde des livres (29/11 / 02) : *Camus et le mensonge*.
El país (30 / 11 / 02), reprise de l'article du Nouvel Observateur : *A proposito de tres rediciones oportunas de textos del premio Nobel francés Camus y el terrorismo en Argelia*.
Art-Sud Méditerranée (décembre 2002) : *Rivages d'échanges, rivages de solidarité, Aix-en-Provence, Avignon, Marseille : le monde arabe dans l'espace méditerranéen*.
Le Monde (03/12/ 02) : *Journalisme, terrorisme, Algérie : l'actualité d'Albert Camus et Albert Camus, la radicalité de la nuance*.
Le Courrier d'Aix (07/ 12 / 02) : *Camus et l'Algérie*.
La Provence (08 / 12/ 02) : *Camus et l'Algérie, un lien douloureux*, suivi de *Trois questions à Robert Gallimard*.
Libération (12/12/ 02) : *Tenue de «Combat»*
Aix Actualité (17 / 12/ 02) : *Camus, le personnage aux multiples facettes*.
La Provence (28/ 12 / 02) : *Camus et Giono aux racines de l'écrit*.
Le Matin (Alger) (30/ 12/ 02) : *Exposition à Aix-en-Provence, Albert Camus et l'Algérie*. [Texte intégral d-dessus]

[Les textes de ces articles sont disponibles en photocopies au secrétariat du Bulletin]

Blanche Balain nous écrit :

A propos de Sisyphe

Un philosophe japonais, le Baron Kuki Shuzo, dans "Propos sur le temps" (1928), refuse la légende grecque d'un Sisyphe condamné au malheur de son rocher, et lui oppose l'idéal moral des Chevaliers du *Boushido*, choisissant de vivre, volontairement, dans la répétition indéfinie de la recherche du Vrai, du Bien et du Beau.

« Sisyphe devrait être heureux, écrit Kuki, dans sa bonne volonté, [dans sa capacité de se renouveler toujours] de la répétition perpétuelle de l'insatisfaction. C'est un homme passionné par le sentiment moral. »

Ce point de vue nous est révélé par le Professeur Daniel Charles, qui suggère que Camus a pu avoir connaissance du texte (dans Albert Camus et la philosophie, "Camus et l'Orient", p. 256, P.U.F. 1997).

Lu sur le forum de webcamus

De Philippe Beauchemin (l'un des plus fidèles intervenants sur le Forum Camus) :

"Ce qui serait formidable, c'est que d'autres membres de la SEC participent à ce Forum, mais n'y comptons pas trop. Les efforts ont été faits..."

Un Forum n'est pas seulement un lieu pour exprimer des opinions, excommunications ou panégyriques, plus ou moins fondés (ou pour demander des fiches de lecture). Mais c'est ce que c'est trop souvent hélas!

Mon but a toujours été de donner des informations. Ce qui serait formidable, ce serait que ceux qui lisent ce Forum puissent apporter quelque chose qui ait davantage trait à l'analyse ou à l'information sur Camus. Ne vous demandez pas ce que le Forum pourrait vous apporter, mais ce que vous, vous pouvez apporter au Forum."

Que chaque "camusien internaute" veuille bien entendre ce souhait : ce serait vraiment "formidable" comme nous le dit Philippe Beauchemin !

•

En réponse (?) à ce vœu, une étudiante en littérature portugaise contemporaine signale les rapports qu'elle a cru discerner entre l'humanisme de Camus et celui de cet autre Prix Nobel de littérature qu'est **José Saramago**, en particulier dans son *Évangile selon Jésus-Christ*, "humanisme qui est une affirmation de l'homme qui doit chercher des "réponses" ou plutôt un sens à la vie dans la communauté humaine, dans un univers où l'idée de Dieu n'est qu'un autre mensonge. «Pour être homme, refuser d'être Dieu». [Forum Camus, **Ligia**, 25 / 02 / 03]

•

... Et, joignant le geste à la parole (si l'on peut dire), Philippe Beauchemin nous communique, via le Forum du webcamus, un court essai sur Roger Caillois et Albert Camus, que nous nous faisons un plaisir de vous offrir.

Un court essai sur le Net : **Caillois et Camus** par **Philippe Beauchemin**

L'épreuve de l'aridité : Camus et Caillois ou les arcanes du contentement
Frédéric Collin

"Je vous reproche de ne pas respirer à la hauteur où je respire"
Henry de Montherlant

"Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort"
Frédéric Nietzsche

"Calme, calme, reste calme
Connais le poids d'une palme
Portant sa profusion"
Paul Valéry

Il est des terres d'exception qui marquent de manière irréversible l'esprit de ceux qui les foulent. La Patagonie chez Caillois, la côte algérienne chez Camus sont de celles-ci. Le bonheur métaphysique que procurent à ces avides voyageurs ces rares lieux d'élection a valeur de leçon. C'est que l'extrême sécheresse du paysage et l'aridité qui le caractérise n'illustrent au fond que ce que l'âme est venue y chercher : une plus grande maîtrise, un plus grand dénuement.

Paysages de désolation (déserts d'Amérique du sud) ou nature amène et luxuriante (côte méditerranéenne), les sites parcourus semblent aux yeux des deux écrivains nier la présence humaine. Contrées rarement visitées par l'homme, elles existent loin de la civilisation et lui paraissent étrangères.

Dans le recueil *Noces* (1), Albert Camus note que Djemila est recouvert d'"un grand silence lourd et sans 33 fêlure"(2), c'est une "ville morte" (3). Son caractère inhumain fait que "ce n'est pas une ville où l'on s'arrête et que l'on dépasse. Elle ne mène nulle part et n'ouvre sur aucun pays" (4).

Roger Caillois dans *Le rocher de Sisyphe* (5) évoque une "étendue morne et inhospitalière" (6). L'homme n'y a pas sa place, il est de trop dans un univers où ses valeurs et son comportement révèlent vite leur pesanteur.

Ce n'est plus ainsi la nature qui est étrangère à l'homme, ce qui a pu entraîner une attitude impérialiste et instrumentaliste de l'europpéen vis-à-vis de cette dernière, c'est ici le règne humain qui s'investit dans un ordre qui le désavoue patiemment. L'homme y apprend à son tour l'humilité de la créature. Camus souffre physiquement de la chaleur du soleil et de la nudité du paysage. "Ce bain violent de soleil et de vent épuisait toutes mes forces de vie "(7). Caillois relate les innombrables efforts des quelques habitants du lieu pour instaurer un semblant de civilisation dans un site sauvage et hostile : "On distingue sur la rive qui s'approche les habitations les plus rudimentaires que puisse bâtir l'homme civilisé" (8).

Symbole de cet éclatant mépris de la nature envers l'homme, le vent est là pour lui rappeler le lent mais imprescriptible travail de décomposition qu'accomplissent de concert les quatre éléments. Caillois indique que le vent "apporte du pôle comme mille et mille flèches de glace qui percent toute protection et fondent cruellement les veines et les os, là où semble couvrir la chaleur de la vie" (9). La randonnée de Camus est troublée par un vent violent qui fatigue et irrite l'écrivain pied noir : "Je me sentais claquer au vent comme une mûre. Creusé par le milieu, les yeux brûlés, les lèvres craquantes, ma peau se desséchait jusqu'à ne plus être mienne" (10).

Le vent prend dans ces textes le visage implacable et féroce de la mort. Sa rudesse est le premier et le dernier témoignage du "génie des lieux". Il agresse les chairs pour mieux préparer les esprits.

On ne sort jamais indemne de la fréquentation de cette sorte d'univers. L'aridité, sous ses atours neutres et indifférents, produit un lent travail de sape dont les écrivains voyageurs ne tardent à ressentir les effets. Mais alors que tous ces paysages appellent le désespoir ou la nostalgie, il provoque chez ces deux auteurs la réaction inverse. Chacun en effet est rasséréiné dans sa qualité d'homme. L'expérience de l'extrême est à l'origine d'une morale salubre, "il est des dénuements qui rendent plus puissants que l'opulence" dit Caillois. C'est bien intelligemment à une solitude fraternelle que nous invitent Camus et Caillois. Nous sommes loin des épanchements faciles d'un certain romantisme face à la contemplation de la nature. Il n'y a pas d'aristocratie intellectuelle : animaux parmi les animaux, créatures parmi les créatures, Camus et Caillois ne se reconnaissent pleinement que comme hommes. La misère pascalienne peut être ici évoquée mais il faut tout de suite préciser qu'elle est ici un point de départ, sinon un ferment. Il n'y a pas chez eux de fascination imbécile envers la nature. Toute leur supériorité consiste à en refuser le magnétisme tout en faisant leur - lente maturation - l'apprentissage de la sévérité. Car c'est bien à cela qu'aboutissent la nudité, la solitude et l'isolement. C'est au moins autant une rupture qu'une connexion. D'un côté, l'aridité stipule le dessèchement au sens propre et figuré; de l'autre, chez les êtres volontaires, elle indique son propre dépassement par un retour au monde fortifié. On peut parler d'une initiation à part entière. Après le premier choc où l'aridité terrorise par sa violence meurtrière, elle est revendiquée et pleinement acceptée. Les deux voyageurs avouent être au final intégrés par ces sites d'apparence hostile. Camus : "Comme le galet verni par les marées, j'étais poli par le vent, usé jusqu'à l'âme. J'étais un peu de cette force selon laquelle je flottais, puis beaucoup, puis elle enfin, confondant les battements de mon sang et les grands coups sonores de ce coeur partout présent dans la nature" (11). Caillois, dans un double acquiescement, loue la beauté du paysage et clame sa solidarité avec les hommes qui impose à cette nature un ordre tout humain, quand bien même celui-ci est de peu de prix face à elle.

Son épreuve, au fond, a été bénéfique. La "splendeur aride" de Djemila s'apparente alors aux yeux de Camus à "cette leçon d'amour et de patience qui peut seule nous conduire au coeur battant du monde" (12). Le solide vitalisme de Camus rejoint la froideur calculée de Caillois : la mort n'est plus un obstacle hideux : elle est l'étape ultime du voyage avec laquelle il faut inlassablement calculer. Caillois en appelle à la fraternité et aux valeurs de la civilisation : "Je dois, comme fit chacun d'eux, apporter au trésor commun, à force de décence et de rigueur, un jour heureux, la chance aidant, une minuscule paille. Alors seulement, je ne me sentirai plus parasite ou imposteur, mais me tiendrai bien droit à ma place et dans mon rang" (13).

Dans les deux cas, il n'y a pas d'arrière-mondes (Camus parle dans *Le mythe de Sisyphe* de "tremplins d'éternité") qui puissent en justifier la beauté ou la brutalité. Le monde est là. Certes, obsédant, ridicule. Le sentiment de communion qu'il procure aux voyageurs est évidemment insolite. Si l'aridité clame la toute-puissance de la mort, elle fortifie l'individu en ce qu'elle l'invite à toujours se révolter. Domination de soi-même chez Caillois, hédonisme non individualiste chez Camus, l'aridité abreuve l'âme de celui qui la fréquente. H la rassasie même; en assignant à l'âpreté (on se souvient de l'injonction nietzschéenne : "Soyez âpres") du monde un devoir de domination qui ne soit pourtant que générosité et clémence.

Bien qu'ils aboutissent l'un et l'autre à des conclusions assez différentes (peut-être faut-il incriminer l'influence du paysage lui-même), Albert Camus et Roger Caillois se retrouvent cependant pour transformer l'épreuve de l'aridité en une *askésis*, dans le sens où cette dernière est chez eux une expérience

34 spirituelle que l'on peut résumer en une phrase : tâcher de faire vivre l'angoisse et la mort et ne cesser du même mouvement de lutter contre elles. C'est bien ce qui est imparté au fond à l'aridité.

Notes :

(1) Noces, in Noces, suivi de L'été. Folio-Gallimard. Paris, 1980.

(2) op. cit. p.23

(3) op. cit. p.24

(4) op. cit. p.24

(5) Le rocher de Sisyphe. Gallimard. Paris, 1982

(6) op. cit. p.91

(7) op. cit. p.26

(8) op. cit. p.93

(9) op. cit. p.91

(10) op. cit. p.25

(11) op. cit. p.25

(12) op. cit. p.27

(13) op. cit. p.116

Charles Poncet (

Alger, janvier 1956: Camus expose son projet de trêve civile. Un appel à l'intelligence des hommes.

----La rébellion nationaliste algérienne, à l'automne de 1955, allait entamer sa deuxième année. Les Européens d'Algérie, qu'on allait bientôt, nul ne sait pourquoi ni comment, nommer "Pieds-Noirs", étaient solidement ancrés dans la conviction de leur bon droit. François Mitterand n'avait-il pas proclamé "l'Algérie c'est la France" et Pierre Mendès-France lui-même, alors qu'il était Président du Conseil, n'avait-il pas parlé des trois départements français d'Algérie ?

--Le souvenir de leur participation massive à la libération de la France était encore tout frais à leur mémoire. Les ignobles massacres d' El Halia, le 20 août (c'était hier) avaient fait trente-cinq morts, dont dix enfants, et quatorze blessés, dont huit enfants, tous civils, sans compter les mutilations préalables. Cela ne pouvait que creuser irrémédiablement, c'était l'objectif des chefs du F. L.N. qui les avaient ordonnés, le fossé qui séparait les communautés. Et le manichéisme de certaine presse parisienne, qui cédait parfois à la facilité en amalgamant la trentaine de milliers de colons, en effet privilégiés, et le million de Pieds-Noirs pas plus riches et parfois plus pauvres que leurs concitoyens de la Métropole, les crispait dans leurs certitudes. Déjà l'on percevait chez certains les germes du contre- terrorisme.

Brua et Roblès

----C'est dans cette atmosphère d'hostilité soupçonneuse que l'on vit naître quelques tentatives de regroupements des libéraux, ceux du moins qui s'efforçaient de ne pas perdre leur lucidité. A Alger, parallèlement à d'autres initiatives, quelques amis d'Albert Camus s'associèrent à des musulmans...

—Au cours d'une de nos réunions dans le bureau de Simounet, je proposai de demander à Camus de nous aider à faire connaître notre mouvement. Le 7 décembre, il me donna un accord de principe. Mais, à cause des prochaines élections législatives... il fut ensuite d'accord sur la date du 21 janvier, ajoutant : " Vu les jolis poulets que je reçois là-bas, j'irai en armure du XVe". Le 12 janvier, alerté par Edmond Brua qui a entendu parler d'une conférence, il m'écrivit : "il faut annoncer une manifestation de groupe, où je prendrai la parole en même temps que les représentants des autres tendances et confessions. Je ne suis pas le prophète de ce royaume en ruines. C'est une action collective qui aura du sens et de l'efficacité".

----Il serait trop long de décrire l'atmosphère enfiévrée qui régnait dans les dernières journées et toutes les difficultés rencontrées...

---Camus était arrivé le 18 janvier. Il s'enfermait au Saint-George, pour écrire le texte de son intervention qui, m'avait-il dit en débarquant de l'avion, "développerait ce qu'il avait déjà écrit dans l'Express". Il se libérait en fin d'après-midi. Les trois soirs suivants (la réunion avait été reportée au 22) il put donc assister à notre concertation quotidienne au Cercle du Progrès, puis à deux réunions élargies. Il y eut d'abord celle du Théâtre Mahieddine, où une cinquantaine de sympathisants nous attendaient. L'abbé Tissot représentait l'Église catholique, le pasteur Capieu l'Église réformée. Les Ulémas et la synagogue avaient préféré s'abstenir. --Camus exposa les grandes lignes de son projet de trêve civile, qui fut accueilli favorablement. Dans l'autre réunion un instituteur algérien ami de Roblès (que nous venions d'intégrer à notre groupe), déclara textuellement : "J'ai été blessé en 1944 à Cassino. Si la France était de nouveau menacée, j'irais de nouveau combattre pour elle, mais sous mon uniforme algérien". Un commerçant algérien fut plus violent. Sa diatribe pouvait se résumer ainsi : la trêve civile, on s'en fout. Indépendance immédiate, absolue, sans conditions. Camus ne cachait pas son irritation ; En sortant, il dit à Miguel : "C'est foutu. Ils ne veulent pas qu'on se déculotte, non ?". Mais il avait pris conscience de la dégradation de la situation.

Avec deux gorilles

----Nous devons aussi veiller à sa sécurité. Une embuscade dans les parages déserts du Saint-George était facile à organiser.

---Le samedi soir, alors qu'il devait dîner en ville, il accepta difficilement ma suggestion : il m'appellerait vers la fin du repas, je descendrais le prendre et il passerait la nuit chez moi à El Biar. J'ai attendu son appel. Il vint, tard dans la nuit, mais du Saint-George où ses amis l'avaient reconduit. Sa "castillanerie" n'avait pas supporté l'idée d'une dérobade devant un danger qu'il jugeait imaginaire. La réunion était annoncée pour seize heures. A quatorze heures, nous étions tous à pied d'oeuvre, pour ne pas dire sur pied de guerre. Trois filtrages successifs nous permirent d'identifier nos invités. A quinze heures, la grande salle et les deux salles annexes étaient combles. Les nouveaux arrivants allaient devoir s'entasser dans le petit hall et le large escalier qui menait à l'étage. Les deux communautés composaient en parties égales cette foule où petits bourgeois et intellectuels dominaient visiblement. Les femmes européennes étaient nombreuses, les musulmanes beaucoup plus rares. Les coutumes ancestrales commandaient. Quant à la classe ouvrière, elle boudait : musulmane, elle était peu évoluée, européenne, oubliant ses choix politiques antérieurs, elle avait rallié le camp des inconditionnels de l'Algérie Française.

—Deux costauds endimanchés accompagnaient Camus. "Mes gorilles" nous dit-il avec un sourire narquois à l'endroit de nos craintes.

Un appel à la paix

-----Sur la petite estrade basse installée au fond de la grande salle, Roblès présidait, assisté de Mainsonseul et d'Ouzegane. Un Père blanc, le Père Cuoq, représentait l'Église catholique, le pasteur Capiou, l'Église réformée. Le docteur Khaldi figurait là en tant que musulman. Une chaise vide attendait Ferhat Abbas ; il arriva alors que Camus parlait depuis un moment. Interrompu par des applaudissements apparemment sans cause, celui-ci se retourna. Il vit Abbas. Les deux hommes se donnèrent une longue accolade, sous les vivats frénétiques de l'assistance saisie par l'émotion et un espoir fou : tout serait-il encore possible ?

- Il faut relire le texte prophétique de Camus, publié dans ses chroniques algériennes (*Actuelles III*). Son analyse des origines de la rébellion, sa lucide définition des forces, des sentiments et des passions en présence, les tragiques perspectives qu'il annonce si de part et d'autre ne se fait pas jour une volonté de rapprochement, seul moyen d'aboutir à une solution juste et humaine, les avertissements qu'il lance à chaque communauté, font de ce beau morceau littéraire un acte

d'accusation politique.

- Pendant une demi-heure, Camus lut cet appel à l'intelligence des hommes, et à leur réconciliation. Recueillies dans un silence tendu, ses paroles étaient souvent interrompues par des applaudissements dont l'intensité et la durée témoignaient de l'approbation de l'auditoire. Mais de violentes clameurs montant de la rue s'opposaient à la ferveur pathétique que Camus sentait dans la salle. Quelques centaines de jeunes gens, par le mot d'ordre d' "Algérie Française" vouaient

Mendès-France et Camus au poteau. Ils ignoraient tout du sens et du but de notre manifestation...

- Mendès-France avait, dix huit mois auparavant, ouvert la voie à l'indépendance de la Tunisie qui conduirait à celle du Maroc. Il s'attaquait maintenant à l'Algérie, on n'allait pas le laisser faire. Cette haine atteignait Camus de plein fouet. Des pierres venaient frapper les fenêtres et il fallut en hâte rabattre les volets. La tension montait dans la salle surchauffée. Debout à côté de l'estrade, je

ne regardais plus que Camus et je le voyais blêmir.

- Son débit s'accélérait, pourtant sa parole restait ferme et claire. Il lançait de temps à autre un regard inquiet vers la rue. Je me souvenais que, quelques jours plus tôt, il m'avait écrit son "horreur de paraître en public", ajoutant : "tâchez seulement de m'épargner un peu de ce point de vue". Je pouvais imaginer le désarroi de ce prêcheur de paix devant la montée d'une violence que nous avions de bonnes raisons d'appréhender, mais dont, à Paris, il était loin de mesurer l'ampleur. Alors qu'il avait, dès l'origine de notre projet, insisté sur la nécessité d'une large confrontation des points de vue, dès sa lecture terminée, il se pencha vers Roblès et lui dit quelques mots. Malgré de longs applaudissements, Roblès donna la parole au Père Cuoq, au pasteur Capiou et au docteur Khaldi qui firent des déclarations d'approbation. Puis il soumit à l'auditoire le texte suivant : "Nous demandons qu'en dehors de toute position politique, et sans que cela entraîne une interprétation de la situation actuelle dans un sens ou dans l'autre, un engagement général soit pris

pour assurer la protection des civils innocents".

- Roblès avait raccompagné Camus à son hôtel. De retour chez lui, il appelait pour me dire l'angoisse de notre ami, sa hantise, au long de la réunion, que sa tentative d'humanisation du conflit et de rapprochement des communautés ne dégénère en une confrontation sanglante entre elles...

—Le Lundi soir, au Cercle du progrès, il avait retrouvé sa sérénité. Il venait de voir Jacques Soustelle. Nommé par Mendès, mais devenu ardent défenseur de l'Algérie Française, le gouverneur général ignorait le sort que lui réserverait le futur Président du Conseil, pas encore désigné. Il acceptait l'idée d'une trêve civile, mais il soulignait les difficultés de sa mise en pratique.

--Quid, par exemple, de ces paysans qui le soir abandonnent la charrue pour prendre le fusil du fellagha, ceux que les militaires appellent les "demi-pensionnaires" ? Comment, se demandait-il, dans ce conflit tout en guérilla et terrorisme aveugle, auquel des femmes participent, distinguer ce qui est civil de ce qui ne l'est pas ?

----Le lendemain ou le surlendemain, Camus est rentré à Paris. Nous nous étions chargés de mettre au point un projet de trêve civile. En même temps, nous avons fait imprimer le texte de l'Appel que nous avons envoyé à tous les députés d'Algérie, aux membres de l'Assemblée algérienne, aux conseillers généraux, aux maires des grandes villes. Nous n'entendîmes aucun écho. ----De Paris, Camus nous pressait de faire vite...

En vain

---La désignation de Guy Mollet nous avait atterrés. La nomination, au poste de Jacques Soustelle, adulé par les Pieds-Noirs, du général Catroux, détesté par eux, nous parut être la plus incroyable des maladresses. On n'a pas oublié la pitoyable mésaventure du nouveau Président du Conseil, lorsque le 6 février, à Alger, il capitula devant la rue. Guy Mollet nous reçut le 12 février. Maisonseul avait à peine présenté notre groupe représentatif des deux communautés, qu'il se lançait dans un long monologue digne des tréteaux électoraux. Enfin, il lut attentivement notre projet de protocole et le rangea dans son portefeuille en nous disant : 'Vous avez fait là un travail sérieux. Mais justement parce que je vois que les termes en ont été mûrement pesés, j'ai besoin d'y réfléchir. Mais mon ami Robert Lacoste arrive demain. Je lui remettrai ce document. Il vous convoquera'.

---Cette convocation se faisant attendre, Maisonseul obtint une entrevue avec un membre du cabinet du ministre de l'Algérie, Frappart, ami de Camus. Il promit de rappeler notre affaire à son patron. Maisonseul le relança deux fois. En vain.

---Le F.L.N., contacté entre-temps par une filière clandestine, se dit prêt à en discuter. C'était vague. Messali, par le canal d' Yves Dechézelles, était d'accord "en principe". Mais devant une histoire qui s'emballe, les meilleures intentions se diluent. Nous n'avons rien à regretter. Dans cette guerre qui allait prendre un caractère inexpiable, jamais notre protocole n'aurait pu être appliqué sur le terrain. Peu après Ferhat Abbas ralliait le F.L.N., Ouzegane prenait le maquis. Un an plus tard, Lebjaoui était arrêté : il était le coordonnateur de la Fédération de France du F.L.N..

---Le 25 ou 26 mai, Maisonseul était arrêté. En deux articles retentissants publiés par *Le Monde*, Camus prit fermement sa défense. Le 10 juin, j'étais à Paris où, en même temps que lui, j'apprends la libération de notre ami. Sous un prétexte bidon, il avait passé deux semaines à Barberousse. Après trois mois de silence, Camus avait parlé. Il se tut de nouveau, "parce que tout ce qu'il aurait pu dire n'aurait fait qu'aggraver le malheur qui accable deux peuples"; il ne parlait pas mais secrètement il agissait

Ma mère et la justice

--A Stockholm, répondant à chaud à un étudiant algérien qui l'interpellait violemment, Camus déclara abruptement : "Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice". Ce fut un tollé. On ne voulut pas entendre les raisons qui avaient précédé cette affirmation. On crut y voir un symbole. Il y avait seulement une vieille femme qui résidait toujours à Alger parce qu'elle ne s'était pas acclimatée en France, où son fils avait voulu la mettre à l'abri. Et aussi, parce qu'elle tenait à faire ses emplettes dans son quartier familial de Belcourt, car les pauvres, même quand ils en ont enfin les moyens, répugnent à se faire servir, elle pouvait être la cible choisie au hasard par un terroriste. Aussi, cette dure controverse avec un jeune Algérien était-elle pénible au coeur du journaliste et de l'écrivain... ;

- - Et si la Justice doit être défendue, et autant que possible pratiquée, il reste qu'elle est une création de la raison humaine, elle même fluctuante et faillible. Mais une mère est là, bien concrète, charnelle, vivante, et l'amour qu'on lui porte ne peut être sujet ni à discussion ni à interprétation. Il est, et il se suffit à lui-même. Alors, comment ne pas interpellier ces censeurs qui aujourd'hui encore l'accablent et leur dire : si l'un de vous voit sa mère menacée par un homme, fût-il convaincu que cet homme agit au nom de la justice, osera-t-il dire qu'il ne défendra pas d'abord sa mère ?

Charles Poncet

Source :Archives du journal *La Croix* , temporairement disponibles gratuitement
(89 résultats pour albert camus):
Article paru le 27/ 04/ 2002 - Auteur: Louis de COURCY .

Rencontre avec Catherine Camus. Un formidable désir d'exister.

Quarante ans après la fin de la guerre d'Algérie, un recueil de tous les articles publiés par Albert Camus dans *Combat* paraîtra à l'automne. Sa fille Catherine, qui porte la mémoire de l'écrivain, doit aussi organiser un colloque à Beaubourg sur « le mensonge », thème qui traverse l'oeuvre paternelle. C'est l'occasion de faire connaissance avec celle qui vit toujours dans la propriété provençale achetée par son père, à Lourmarin : une personnalité aussi forte et indépendante que douce, secrète et fragile .

Ses coups de coeur

Novembre 1958 : « Camus achète une maison à Lourmarin. » Une simple annotation dans la biographie de l'écrivain. Entre le signalement d'un « voyage en Grèce » et la « première représentation des Possédés, de Dostoïevski, dont il assume la mise en scène. Aujourd'hui, c'est dans cette maison de village donnant d'un côté sur la rue et de l'autre sur la campagne provençale qu'habite Catherine Camus, sa fille. Une maison à double face, à l'image de ce qu'elle dit de sa vie, peut-être de toute vie : « On ne peut avancer qu'en acceptant ses contradictions. En trouvant chaque jour un moyen terme entre ce qui nous tire par ici et par là. Nous sommes des funambules. »

D'un côté, la vie du village : « Je veille sur Mme Ginoux et elle veille sur moi », murmure Catherine de sa voix douce. Cette vieille voisine s'occupait du ménage. Elle aidait Francine, la mère de Catherine et la femme d'Albert Camus, et se souvient à propos de celui-ci : « Avec moi, il était très large et très simple. Je ne l'ai jamais vu en colère. » En la prenant par les épaules, Catherine, tout naturellement, prolonge par ce geste une amitié de longue date. De l'autre côté, sur la terrasse tournée vers le sud, dont Camus affirmait qu'elle lui rappelait l'Algérie, le vent, quand il souffle de face, « porte ces terres-là, cet espèce de souffle de l'Afrique. Un truc chaud et sauvage, que j'aime, qui porte une beauté, qui porte des peuples, qui porte tout ça... » Mais pour Catherine aussi, comme ce le fut pour son père, l'Algérie « se trouve désormais de l'autre côté de la mer. » Proche du coeur, cependant : « J'ai idée qu'y vivre aujourd'hui est une grande souffrance. Et au sujet de la souffrance, n'importe quel mot risque de faire encore plus mal. C'est la souffrance de ce pays qui me bouleverse... J'y suis retournée en 1960. C'était la dernière fois. Souvenir de morts. Il me reste si peu de famille. Et je vis déjà tellement dans le passé, par mon travail. J'ai besoin d'un petit espace, pas grand, mais qui soit ma vie au présent... »

Son passé à elle, c'est celui « d'avant l'accident », lorsque ce 4 janvier 1960 la Facel-Vega de Michel Gallimard quitta la route à Villeblevin (Yonne). Albert Camus, qui se trouvait à bord, fut tué sur le coup et Michel, son ami, y laissa aussi la vie. Catherine avait alors 14 ans : « Un événement comme ça, lorsqu'il vous arrive, provoque de très grands blancs. Ça efface des pans entiers de votre histoire. C'est trop brutal, un accident de voiture... ». Tout de même, elle se souvient que son père lui disait toujours : « Quand tu auras quinze ans, on fera ceci ou on fera cela... » Et puis il a disparu : « Il ne pouvait pas savoir qu'il allait mourir, le pauvre ! » Cet accident terrible - ô combien déchirant pour l'adolescente alors en pleine envolée - Catherine, à 56 ans, en parle avec une exceptionnelle lucidité et le souci d'être au plus près de ce qu'elle a vraiment ressenti : « J'ai commencé à courir comme un lapin. Dans une espèce de panique totalement inconsciente, de volonté de vivre forcenée. Il fallait à tout prix que je passe. Il fallait y arriver... Mais cette fois, sans lui. »

Arriver à quoi, lorsqu'on se rend compte soudainement qu'on a eu un père célèbre ? Que la meute des journalistes vous assaille au moment même où vous vous trouvez dans le plus immense désarroi ? Que vous êtes devenue en quelques heures la fille du « mythe » Albert Camus ? « C'était tout d'un coup une espèce de négation de mon identité. Une des premières violences que l'on reçoit et qu'on ne peut pas renvoyer car, en face, il n'y a pas de méchanceté, pas de volonté de nuire. »

« Tous les soirs, elle se mettait au piano et je m'endormais en l'écoutant »

Catherine, peu à peu, va donc devoir se reconstruire, sans ce père qui était aussi pour elle un formidable repère. Francine, sa mère, aura heureusement aussi beaucoup compté pour Catherine. Professeur de mathématiques par nécessité, elle avait pourtant été reçue première au Conservatoire d'Oran, comme pianiste. « Ce que je connais le mieux de ma mère, c'est ce qu'elle a dit par la musique. Tous les soirs, elle se mettait au piano et je m'endormais en l'écoutant. Mais ceci est entre elle et moi... »

Après le décès de son mari, Francine avait pris en main le patrimoine intellectuel et littéraire d'Albert Camus. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle, en 1980, après le décès de Francine en 1979, Catherine, poussée par les uns et les autres, se sentit le devoir de prendre le relais. « Ma mère est morte six mois après que j'aie prêté serment comme avocat. Et moi qui avais fui toute ma vie le fait d'être la fille d'Albert Camus, j'ai été rattrapée. On est toujours rattrapée par ce qu'on fuit. »

Mais à vingt ans, l'heure n'est pas encore venue de s'y plonger. Car il s'agit de vivre le présent. Et de le vivre à fond. « Je voulais exister. C'est tellement difficile d'exister », relève Catherine d'une toute petite voix, comme pour elle-même, en tirant une bouffée d'un fume-cigarette. Dans son bureau où nous nous trouvons, avec la vue derrière elle sur les arbres en fleurs, sa pensée suit les volutes bleutées. A contre-jour, elle apparaît soudain : singulière ressemblance avec son père dont on voit le visage au front haut, sur des photos en noir et blanc.

« J'ai été avocate, pour être sûre que je pourrais élever mes enfants sans l'aide de personne »

Et cette anecdote de lui revenir, lorsqu'elle était étudiante : « J'avais un professeur de droit international, le professeur Dupuis, un homme extraordinaire. Très humain. Un jour (il ne savait pas que j'étais dans l'amphi), il fit cette réflexion : « Nous sommes tous les petits frères de Camus. » Beaucoup d'étudiants qui, eux, savaient que j'étais là car il est bien difficile de garder l'anonymat, se mirent à rigoler. Et le professeur de rétorquer : « Vous riez, belle jeunesse ? Ne riez pas ! Car ce que je vous enseigne sur le droit international, les plans, et les grands A et les grands B, tout cela n'a pas beaucoup d'importance. Ce qui est important, c'est qu'il y a des êtres qu'on aime, et qui meurent. » De la part d'un professeur agrégé et d'une extrême intelligence, c'était une réflexion merveilleuse, et qui m'est allée droit au cœur. »

Catherine, amoureuse de la liberté, s'est mariée. Une aventure privée, qui n'appartient qu'à elle. « Nous étions sans doute trop jeunes. Il y eut des moments très heureux, mais nous n'avions pas les mêmes codes. Je ne voulais pas dépendre. Alors j'ai préparé mon Capa (certificat d'aptitude à la profession d'avocat) et j'ai été avocate, pour être sûre que je pourrais élever mes enfants sans l'aide de personne.» Cette volonté farouche d'assumer, de se vouloir responsable de tous ses actes et de rester fondamentalement libre, c'est là tout le désir -et toute la difficulté - qu'éprouve Catherine Camus. Un combat qui rappelle à s'y méprendre à celui que le « camusien » Roger Cravero évoqua lors d'un colloque sur l'écrivain, en 1985 à Lourmarin : ce désir permanent « d'en référer au vécu, le refus de s'enfermer dans un système ou un dogme. »

Une haine viscérale des paillettes et des conversations de salon

Oui, mais nul n'échappe aux contraintes imposées par la société et à la solidarité qui découle de notre appartenance au monde. Là encore, Albert Camus le revendique : « J'ai décidé de refuser tout ce qui de près ou de loin, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, font mourir ou justifient que l'on fasse mourir », professe Rieux dans *La Peste*. Pour Catherine, si fragile puisse-t-elle paraître et si « irréfléchie » croit-elle être, cela passe par une rigueur et par une exigence incontournables, par une certaine vision de la vie, aussi : « Mes plus grandes admirations sont pour les gens qui font tous les jours ce qu'ils ont à faire. Dans l'anonymat, avec courage, avec persévérance, avec honnêteté. »

D'où sa haine viscérale des paillettes et des conversations de salon. La guerre qui oppose aujourd'hui Israéliens et Palestiniens, elle refuse de la commenter. « Beaucoup trop compliqué pour moi. Comme la plupart des gens pacifiques, je voudrais qu'ils aient chacun leur pays. » Angoissée, révoltée à cause des attentats contre les synagogues, c'est l'antisémitisme exprimé sur le sol français qu'elle ne peut tolérer. « Ça, ce n'est pas possible. » Mais comme elle le lance avec une ironie cinglante, « si je veux être politiquement correcte, je dénoncerai aussi toute action contre les populations maghrébines. » Un « politiquement correct » qu'en fait, elle affirme « détester parce qu'il permet de se donner bonne conscience, de dormir sur un très bon matelas avec en dessous tout le sang des autres. » La voix se fait soudain plus rauque, gouailleuse, même -plus du tout cette jolie voix de petite fille - et les mots sortent, par saccades : « Je trouve que c'est trop facile. Toujours trop facile d'être dans un salon, tranquille, peinard, et de prononcer des paroles définitives. Non ! Non ! La réalité est toujours plus complexe que cela. On ne peut pas avoir bonne conscience. »

Dehors, les chats et les chiens s'étirent. Le soleil a pointé le nez. Et la ménagerie des éclopés - un oeil crevé ici, une patte raide là -réclame sa part de tendresse. Le jardin de Catherine est un paradis pour les animaux souffreteux. Elle les soigne, les embrasse. « Il faut les apprivoiser... comme tout le monde ! » Sur le chemin qui mène à « La récréation », du nom d'un restaurant de Lourmarin où elle est accueillie en amie proche, on la sent présente, on la sent heureuse. Pleinement adoptée. « Forte et fragile à la fois, très douce et très secrète », estime Jacqueline Bricard, qui tient une galerie d'art à côté. « Je retrouve chez

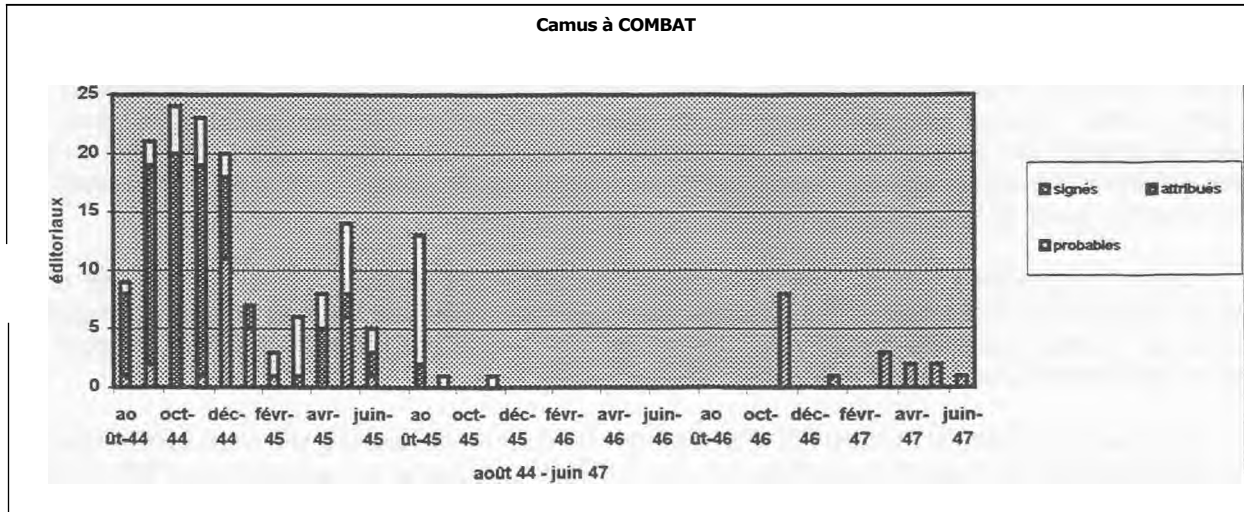
40 Catherine le tempérament moral et spirituel de son père », analyse pour sa part Andrée Fosty, présidente des « Rencontres européennes Albert Camus ».

Son père, Catherine l'a aimé - l'aime toujours - passionnément. C'est ce qui lui donne du coeur à l'ouvrage, lorsqu'elle doit répondre au courrier et suivre les mille et un dossiers afférents à l'oeuvre paternelle : archives, lettres, traductions, édition, radio, télévision, cinéma, théâtre, colloques et autres chercheurs universitaires en quête de telle ou telle référence. « Je ne supporte pas de ne pas répondre, même (et surtout ?) quand c'est une gamine de 15 ans qui m'écrit de très loin. » Un travail difficile « parce que c'est mon père et que je l'aime. J'ai peur de faire une bêtise. J'essaie de ne jamais lui faire dire autre chose que ce qu'il a dit. »

Travail éprouvant aussi, « parce que certaines questions des chercheurs peuvent ouvrir en vous des cicatrices mal fermées, toucher à des fils de votre vie les plus essentiels, liés à la naissance, à l'enfance, aux parents. Peu de gens sentent qu'il s'agit de mon père, comme eux ont un père... » Comment le leur reprocher ? Mais Catherine, lorsqu'elle sort de son bureau, a besoin « d'un peu d'air ». Besoin, comme elle l'exprime en riant, « de remonter la bête, ce qui prend déjà beaucoup d'énergie. » De l'énergie, il lui en aura aussi fallu pour voir prochainement, sur les rayons des librairies, l'intégralité des articles de Camus publiés dans *Combat*. Et ce, grâce, surtout, selon Catherine, à Jacqueline Lévi Valensi, spécialiste des oeuvres de Camus. Ce sera pour l'automne prochain : un « cadeau » du journaliste-écrivain qui, « fraternel avant tout, parlait pour ceux qui n'ont pas la parole ».

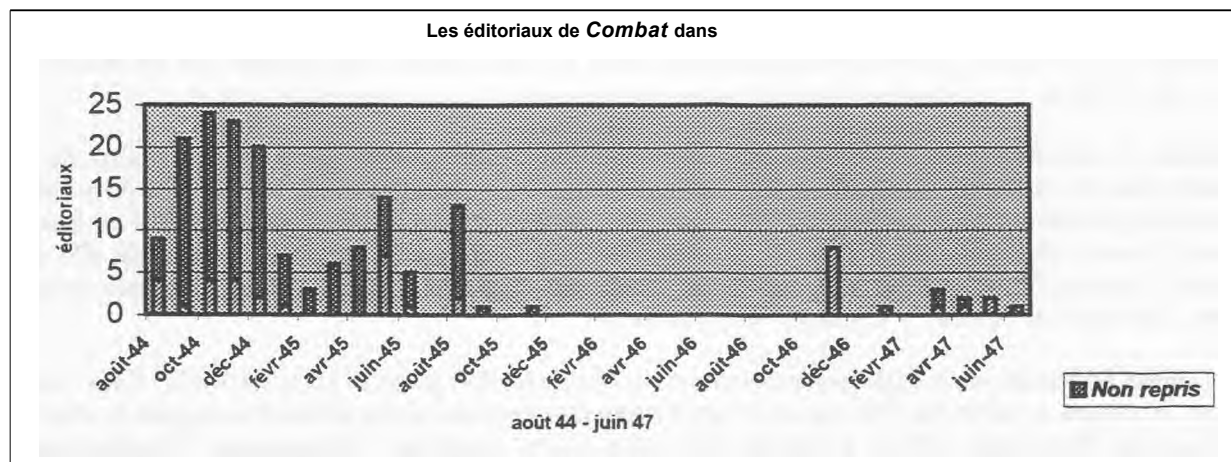
Louis de COURCY

Camus à *Combat* : Note de lecture



Deux commentaires :

- à l'évidence quatre périodes peuvent être dégagées : un engagement quasi quotidien d'août 1944 à janvier 1945, un engagement plus limité de mars 1945 à fin août, une suspension de septembre 1945 à décembre 1946, une reprise limitée de l'engagement de décembre 1946 à juin 1947, toutes les participations à partir de décembre 1946 sont signées et la part des éditoriaux signés est plus importante dès décembre 1944.



Deux commentaires :

"entre le 21 août 1944 et le 3 juin 1947, Camus aura publié 165 textes : 138 éditoriaux¹, et 27 articles², sans compter les 5 billets probables signés Suétone et quelques communiqués ou brefs « chapeaux » » (Jacqueline Lévi Valensi, introduction, p.99). Camus reprend 38 textes (23%) dans *Actuelles* : 31 dans *Actuelles 1*, 7 dans *Actuelles 3*. Ils couvrent toute la période tous les textes signés « Albert Camus » ne sont pas repris : dans *Actuelles 1* six textes d'août 1944 à janvier 1945, les 8 articles de novembre 1946 « Ni victimes ni bourreaux », 4 textes de 1947, dans *Actuelles 3* cinq des sis articles de mai 1945 sur l'Algérie plus l'article de juin 1945. Soit au total 24 textes sur les 38 publiés — les autres figurant *dans* les attributions. Soit au total aussi 24 textes sur les 45 textes (53 %) signés explicitement Albert Camus pendant cette période.

G.B.

¹« Dont 97 sont signés ou authentifiés. »

²« Dont un probable. »

Camus dans *Le Livre de Poche*
- à l'occasion du cinquantième de la collection-

L'apparition du *Livre de Poche* a constitué comme on sait une révolution pour la lecture à son époque. Voir ainsi paraître à un prix modique, mais aussi avec une image d' « objet jetable » des textes d'auteurs littéraires renommés avait quelque chose d'étrange, de passionnant et de populaire. Albert Camus apparut rapidement dans cette collection qui rassemblait sous sa bannière la plupart des grands éditeurs de l'époque. On sait que cette position fit école et que d'autres éditeurs lancèrent ensuite leurs propres collections de poche, avant que Gallimard ne rompe le contrat pour se lancer lui-même dans l'aventure poche.

L'attention portée au choix des textes ne pouvait que traduire à la fois la notoriété d'un auteur et l'importance d'une œuvre. Il est de fait intéressant de noter l'ordre et le rythme dans lequel les textes de Camus parurent dans cette collection. Cet ordre traduit tout à la fois l'espoir de ventes et sans doute aussi l'importance relative des textes.

Les deux premiers titres parus de Camus sont les œuvres romanesques, mais sans respecter l'ordre chronologique de parution initiale. Ce fut *La Peste* qui parut en premier en 1955 sous le numéro 132, suivie en 1959 de *L'étranger* sous le numéro 406. Deux titres de Camus présents dans les 500 premiers titres, c'est autant qu'Aragon, Céline, Huxley mais moins que Marcel Aymé, Pierre Benoît, Georges Bernanos, Louis Bromfield, Francis Carco, Colette, Cronin, André Gide, Jean Giono, Graham Green, André Malraux ou Sartre. Et c'est plus que Maupassant, Marcel Proust, Raymond Queneau ou Roger Vailland.

Ce sont les seuls textes parus du vivant de Camus. On sait que Camus fut initialement réticent à la parution de *l'Étranger* en collection de poche¹, alors que *La Peste* parut dès 1949 dans la collection *Pourpre*, créée à l'origine à l'initiative d'Hachette et de Calmann Lévy et qui peut, par certains côtés, être considérée comme une des prémices du *Livre de Poche*. Dans la ligne éditoriale de collection *Livre de poche*, privilège est donc donnée à la publication des romans sur les essais et les pièces de théâtre.

Mais la collection présente aussi un autre intérêt. On sait l'importance du graphisme de la couverture dans la réussite de la collection. L'image devait être signifiante, la couverture populaire et ressembler quasiment à une affiche de cinéma². La couverture de *La Peste* est signée CS en bas à gauche et il reste à identifier cet artiste³. La couverture de *l'Étranger* n'est pas signée mais elle est du peintre Lucien Fontanarosa, le graphisme étant de Massin⁴. Voilà deux nouveaux noms d'artistes à ajouter au dossier « *Camus et les peintres* »⁵.

Lucien Fontanarosa n'était pas inconnu pour Gallimard et pour le *Livre de Poche*. Pour cette collection, il réalisa à partir de 1953 quatre vingt deux couvertures dont celles d'ouvrages de Hervé Bazin, Georges Bernanos, Céline, Cesbron, Dorgelès, Gide, Faulkner, Hemingway, Montherlant.. Mais Fontanarosa travaillait déjà depuis plusieurs années pour Gallimard : il avait par exemple illustré deux volumes de Gide *Récits, romans, soties* en 1948, *Poésies, journal, souvenirs* en 1951, et avait donné un portrait de Malraux en tête des *Romans*, ouvrage publié en 1951, participé aux œuvres complètes de Saint Exupéry en 1950.

Mais surtout Fontanarosa avait aussi collaboré à la collection *Pourpre*. Dans cette collection il a composé 45 couvertures à partir de 1949. Parmi elles, se trouve déjà dès 1949 le nom de Camus - c'est peut être même sa première couverture. C'est en effet Fontanarosa qui a dessiné la couverture de *La Peste* : elle est signée dans le coin bas à gauche F.L. De plus, précédent le début du chapitre un, se trouve une autre œuvre en bandeau de cet artiste : elle est signée en bas à droite F.L. Fontanarosa se retrouve ainsi dès 1959 parmi les artistes à avoir illustré deux œuvres d'Albert Camus en compagnie de P.E Clairin et d'Edy-Légrand. Il prend ainsi rang de pionnier.

Comme à eux d'ailleurs, l'univers méditerranéen ne lui était pas inconnu. Né en 1912 de parents italiens, il partagea son enfance entre Paris et Padoue. Très tôt, dès 1931, il voyagea en Tunisie, et obtint en 1934-1935 une bourse pour peindre en Espagne et au Maroc, où il séjourna notamment d'août 1935 à mars 1936. Fontanarosa fit la connaissance à Rome dès 1937 de Gide -dont il a illustré ultérieurement plusieurs œuvres et dont il réalisera une série de dessins et d'huiles

sur son lit de mort - et aussi du sculpteur Greick, dont les liens avec l'Algérie sont importants. Peintre, lithographe, illustrateur Fontanarosa décède en 1975.⁶

Enfin après la mort de Camus, trois autres titres paraîtront dans la collection *Le livre de poche*: deux en 1966 *Caligula* (n°1491) et *L'Exil et le royaume* (n°1679) et un en 1967 *Noces* suivi de *L'été* (n°2154). De plus *L'Étranger* entrera dans la série *Livre de poche université* en 1965, le texte étant présenté par Maurice Bruézière.

Avec le retrait de Gallimard à partir du 1er janvier 1971 et la création l'année suivante de la collection *Folio*, les titres parus seront récupérés et intégrés dans les collections de poche de cet éditeur, mais ceci est une autre histoire et une nouvelle vie commencera pour eux.

Cependant, il n'est pas inutile de rappeler que *Le mythe de Sisyphe* constitua le numéro un de la collection *Idées*, petite collection de textes philosophiques et d'essais, au format réduit, que Gallimard, précédemment à la rupture, créa en parallèle. Le titre parut dès 1962 et *L'homme révolté* suivit peu de temps après en 1963 (numéro 36) : là aussi la présence de Camus est significative dans les premiers titres d'une collection de réflexion... et « de poche ».

Guy BASSET

1 - Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, Paris, Gallimard, 1986, p.508.

2 - Au témoignage de Massin, recueilli dans l'émission « Le livre au format de poche, le défi », France 5 - Arte, dimanche 9 février 2003. Massin a présenté *L'Étranger* de Camus parmi les titres de la collection, montrant sa couverture.

3 - Merci d'avance à ceux qui pourraient me fournir des informations à ce sujet.

4 - Cf. « *Histoires d'un livre : l'étranger d'Albert Camus* », catalogue édité à l'occasion de l'exposition inaugurale présentée au Centre national des lettres à Paris du 13 octobre au 9 novembre 1990, Paris, IMEC, 1990, rabat page deux de la couverture et p.36.

5 - Cf. « *Les peintres amis d'Albert Camus* », Rencontres méditerranéennes Albert Camus, Lourmarin, 1994 et Guy Basset, « *Camus-Clairin : oeuvres croisées* », Albert Camus 18, Paris, Minard Lettres Modernes, p. 101-107.

6 - Sur cet artiste, on se reportera au site internet : www.fontanarosa.com.